

## COMPRENDRE ET FAIRE L'EUROPE

Bogdan Bogdanov

Depuis longtemps, je m'intéresse au couple comprendre/faire, qui est le plus souvent à l'origine d'un grand nombre de textes historiques et politologiques. Ce faire se laisse saisir en particulier à travers le sujet de ces textes, d'habitude un "nous" dont l'intérêt organise le récit ou la plaidoirie sur les problèmes de sa collectivité. Or, derrière ces problèmes s'en cache un autre, plus important: "Nous", ces gros sujets pour lesquels on plaide, sont instables. Ils sont à la fois réels et en formation; en outre, ils ne sont pas nettement délimités et interfèrent avec d'autres nous- ou ils-sujets. Ce travail du texte prend une visibilité particulière quand on aborde le thème de l'affiliation de nouveaux membres à l'Union européenne. Directement ou indirectement, les "ils" des groupes ou des pays européens sont mis en rapport avec les "nous" des groupes de peuples et de pays désireux d'entrer à l'Union. Les "nous" locaux voudraient accéder au statut plus global des "ils" européens. La question est de savoir dans quelle mesure ce "faire" textuel est idéologique, et à quel point c'est un projet d'action non-textuelle. Une des conditions pour effectuer le passage du simple "faire" idéologique des textes à l'action réelle est d'appréhender la réalité des référents des sujets, qui organisent le texte.

Au départ de tout cela, il y a l'habitude de l'être humain de se considérer comme déterminé dans son lien avec une collectivité donnée. Sur cette base, il admet que quelqu'un la représentant parle en son nom. A cet égard, il existe une différence notable entre la culture traditionnelle et la culture d'aujourd'hui. Dans la culture traditionnelle, le destin de l'homme est encodé dans le mythe des exploits du héros qui représente la collectivité. Dans les conditions de la vie d'aujourd'hui, les multitudes humaines et les porte-parole sont nombreux et ne sont liés qu'à titre provisoire et conditionnel. Mais ce lien existe bel et bien, on le ressent dans l'intensité du "nous" ouvert ou dissimulé qu'emploie le porte-parole dans les textes de ses plaidoiries. Peu importe s'il s'agit de Démostène parlant des Athéniens ou bien de Huntington visant les citoyens de l'Europe. Tous deux, ils rendent commensurables des multitudes d'hommes.

D'où la question de la détermination réelle de pareilles multitudes. A quel point la multitude d'"Athéniens" était une donnée naturelle, à quel point était-elle désirée et faite? Est-ce que la détermination ne consistait qu'en une certaine ressemblance entre les différents Athéniens ou bien elle découlait d'une nature qui leur était commune? La multitude des Bulgares d'aujourd'hui, sous quelle forme est-elle soudée comme collectivité? Quelle est sa caution anthropologique, linguistique, historique? La réponse n'est pas simple, le naturel est à nuancer. L'identité ethnique est moins naturelle que la détermination naturelle du sexe. L'identité d'une aussi grande collectivité que celle des Européens est encore moins naturelle. Les Européens s'efforcent d'être un tout déterminé, et malgré l'appui de l'ancien esprit européen, qui participe à cette procédure de faire, leur "nous" est instable.

Le naturel des multitudes humaines relève d'un compromis. Les identités collectives apparaissent et se maintiennent à travers une série d'actes arbitraires; elles résultent d'une invention qui s'est imposée historiquement; d'autre part, elles représentent une donnée culturelle et sont d'une certaine manière naturelles. Il s'en suit que nous ne parlons bien de l'identité collective que dans la complexité et en complétant sans cesse ses thèses. Les référents d'un "nous" ou d'un "ils", ceux des Bulgares, des Grecs, des Européens et respectivement de la Bulgarie, de la Grèce et de l'Europe, sont en devenir et en constant décalage. Cela est également vrai des signifiés correspondants: Bulgares, Grecs, Européens. Ceux-ci ne sont pas autre chose qu'un coefficient. Nous serions plus concrets en parlant des Allemands si nous en distinguons les Lorrains, les Poméraniens, les Bavarois, et si nous recherchions les traits communs allemands de ces groupes en rapport avec leurs qualités locales. Il est en de même des multitudes telles les femmes ou les membres d'un parti politique.

La difficulté suivante provient du point de vue de l'identité individuelle qui intervient. Le jeu de "nous" et d'"ils" dans les textes historiques et politologiques n'aurait pas été si intense s'il ne s'agissait que de construire une identité collective. Or, les textes se réfèrent aussi à quelqu'un. Ce que le récit ou la description évoquent sert le plus souvent à organiser l'identité du lecteur ou de l'auditeur. Si nous nous tournons vers le mythe, le conte populaire, l'histoire ou bien vers l'exposé politologique, c'est pour nous arranger, en insérant notre propre "moi" dans telle ou telle appartenance collective et également en transformant cette appartenance en un élément de notre propre "moi". Nous tenons à être originaux et différents des autres, mais aussi à faire partie d'une communauté de semblables. Ces désirs semblent contradictoires. Aussi notre propre identité est-elle un compromis permanent.

Par conséquent, en tant que mécanismes de lien, de division et de transformation, les textes sont d'excellents moyens pour faire face aux compromis. Il importe de savoir quel modèle le texte nous propose. Le récit historique, consolidant mon appartenance bulgare, peut la postuler de manière fondamentaliste et affirmer que je suis pour autant que je suis Bulgare. Mais il pourrait produire un effet plus complexe en la croisant à d'autres appartenances et en affirmant que mon identité individuelle ne dépend que de moi. Entre la détermination fondamentaliste extrême du "moi" et le croisement complexe extrême de plusieurs appartenances qui conduisent à sa construction modulaire, les possibilités sont nombreuses. Les appartenances collectives fournissent le matériau d'une procédure incessante de l'auto-identification.

La pertinence d'un texte historique ou politologique s'en trouve ainsi complexifiée. Nous pourrions la saisir en profondeur si nous nous demandions non seulement comment "nous" se transforme en "ils" et vice versa, mais aussi comment ce travail signifie l'autre travail du texte, le passage de "nous" à "je". Dans le texte, nous suivons le jeu de "nous" et d'"ils", de même que l'insertion du "moi" du locuteur ou du personnage, s'il s'agit d'un récit à intrigue. Quant aux transformations des "moi" qui font usage du récit, nous ne pouvons que les supposer. Le texte d'une réflexion ou d'un conte n'est qu'une mise en scène virtuelle où vont intervenir de différents "moi" qui parviendront, au cours de la compréhension du texte, à une nouvelle position dans le monde et, par là, à une certaine identité du moment.

Si nos pensées adoptent ces modalités, nous n'adopterons probablement pas une attitude fondamentaliste à propos des thèmes comme l'Europe, la Bulgarie ou bien les rapports entre elles. Au contraire, nous construirons leurs référents dans la complexité, comme un objet inachevé et en devenir, qui dépend de l'usage d'un grand nombre de "moi" différents.

***Le thème de l'Europe.*** Je me propose de présenter le thème de l'Europe comme un type d'exemple de l'application de cette approche. Le référent de ce que nous appelons Europe avec, en arrière-plan, le grand "nous" des Européens, est d'une complexité objective. Il dépend de traditions entremêlées, de bien des écarts et des hasards. Il est complexe, parce qu'il est lié aussi à une notion, à un instrument d'appréhension changeante utilisée à des applications et à des projets divers. Un grand projet de ce type est l'actuelle Europe de l'Union européenne.

Il est normal que ce genre de phénomènes en devenir et en mutation contiennent entrelacés des éléments réels et des éléments idéals, des matières hétérogènes d'ici et d'ailleurs dont la jonction est indispensable à ce milieu, à la fois réel et idéal, d'altérité permanente qu'est l'Europe. Engendrer de l'altérité fait partie aussi de l'histoire mythique qui a produit le nom d'Europe. Zeus, changé en taureau et enlevant des rivages de Phénicie la fille d'Agénor, personnifie le lien entre le ciel et la terre. Mais tout le reste dans cette histoire préside à la création d'une terre nouvelle à partir de la terre ancienne, d'une propriété nouvelle à partir de l'autre réel, sur terre-ci. La première Europe, c'est la Crète où Europe engendre avec Zeus trois fils célèbres. Europe ne revient plus en Phénicie, pas plus que son frère Cadmus qui, parti à sa recherche, va étendre l'Europe crétoise jusqu'à Hellade.

L'idée du nouveau continent, qui avait fait l'objet des recherches géographiques d'Anaximandre, de Hécatee et de Hérodote, est née des efforts des écrivains antiques d'établir

une distinction entre le monde compact et stable de l'Orient et l'univers particulier et mobile des Grecs. Ce premier "Occident" se déplacera lentement à l'ouest, sans cesser d'être particulier et changeant. C'est peut-être là un des traits les plus durables de l'Europe. Autre par rapport à un monde plus ancien, elle se présente comme un milieu qui engendre de l'intérieur des altérités et des différences. Les différences apparaissent comme une diversité tolérée, comme un déploiement horizontal et vertical, mais aussi comme un rapport particulier entre le réel et l'idéal.

Il serait difficile de conduire à bien la tentative de séparer les aspects du réel et ceux de l'idéal dans le phénomène Europe. Dans bien des cas, l'idéal, ce que l'on pense pour l'Europe se trouve dans la réalité, lorsqu'on met en œuvre des projets, mais aussi lorsqu'on fait des rêves collectifs. Les valeurs européennes représentent ce type de composantes à la fois idéales et réelles: idéales sur certains points en dehors de la vie, mais aussi pratiquées, transformées en règles de circulation à travers l'Europe réelle. Pareillement, nous pouvons, malgré les difficultés, distinguer entre l'Europe ou les Europes du passé et celle du présent. Il existe, d'une part, des valeurs et des milieux historiques que l'on ne découvre pas aujourd'hui, et, d'autre part, des réactions et des principes de vie qui restent inchangés depuis l'époque d'Athènes classique.

*L'Europe réelle et les milieux européens.* Les manifestations de l'Europe réelle réunissent et mettent en rapport deux aspects principaux: celui des hommes en tant qu'individus et des communautés, ainsi que celui des milieux où ils évoluent. Créée par les hommes, l'Europe apparaît comme un milieu second qui se développe au-dessus de la nature première. Il n'existe pas de modèle scientifique unanime pour représenter ces deux grandes manifestations d'un pays ou bien d'un si grand "pays" qu'est l'Europe. C'est que les hommes et le milieu ne sont pas la même chose, tout en convergeant néanmoins vers un trait commun. Il s'agit en l'occurrence du plus haut degré de mobilité et de changement, qui caractérise en général *homo sapiens sapiens*. Pour *homo europeicus*, la mobilité et le changement prennent une valeur positive pour devenir des composantes conscientes de l'existence. Il y a donc en Europe un grand nombre et une grande diversité de milieux, d'individus autonomes et de communautés qui font leur choix particulier.

Parmi les milieux qui font partie du grand milieu complexe qu'est l'Europe, celui de la géographie est le plus aisé à décrire. Tel le corps biologique de l'homme, il est le lieu où la nature se lie à la culture. L'Europe n'est pas entièrement une culture. La science du XX-ème siècle nous apprend que la limite nette entre nature et culture relève plutôt du désir que du réel.

*L'Europe, un milieu culturel.* En tant que milieu culturel, l'Europe est avant tout un espace urbain. L'Europe antique en Grèce ancienne, tout comme l'Europe d'aujourd'hui naissent comme une tentative de développer dans tel ou tel type de ville une vie mieux conditionnée et plus intense qui stimule les rapports horizontaux. L'espace européen urbain est un milieu d'existence mondaine à haute mobilité des sujets. A une époque plus ancienne, la ville est opposée à la campagne, qui semble en quelque sorte immergée dans la nature et qui, dans ce sens, reste en dehors de l'Europe des villes. La campagne est le lieu des relations directes. La vie en ville est en principe indirecte, ce qui veut dire trois choses: vivre dans une plus grande autonomie, au sein d'un plus grand nombre d'hommes et avoir affaire à des intermédiaires.

Pour ce qui est des intermédiaires, propres à tout milieu urbain, il n'est pas facile de saisir leur spécificité dans la ville européenne. Vue de loin, celle-ci se présente comme une quantité plus grande, comme une diversité interne et comme une mutabilité. L'Europe est un milieu avec un grand nombre d'objets et d'outils, de textes et d'intermédiaires vivants, spécialisés dans l'aide des individus ou de groupes humains au nom d'objectifs spécifiques. Certes, non-homogène, elle abrite des zones de médiation plus ou moins développée. On connaît l'idée de Gelner pour un découpage de l'Europe en quatre zones allant de l'ouest à l'est. Cette idée, à base politique et culturelle, relie le passé au présent et explique en quelque sorte que la culture matérielle de la véritable Europe occidentale tient du haut héritage culturel de certains Etats dynastiques

puissants. Plus on va vers l'Ouest, plus les intermédiaires se multiplient. Sur ce plan, l'espace européen est une gradation de saturation et de raréfaction en intermédiaires vivants et morts, mais aussi en libertés qui en dépendent.

Le point de vue du milieu culturel pur porte l'euroanéité au delà des frontières du continent. L'Europe culturelle est dispersée dans le monde. Les transferts en dehors de l'Europe d'ici sont à tel point divers qu'il est difficile de les observer en tant que milieux. On serait facilité à cet égard si l'on disposait d'une microsociologie de l'Europe contemporaine du genre de *La civilisation des mœurs* de Norbert Elias ou bien des *Structures du quotidien* de Fernand Braudel. Or, ces auteurs s'occupent de l'Europe du passé. La caractéristique de l'Europe d'aujourd'hui passerait plutôt par une description générale du macro-milieu. Appréhendée sous ses grands traits à travers le monde, elle apparaît comme le résultat de l'expansion de la culture européenne, de sa tendance à devenir une civilisation universelle. Le résultat final de ce processus n'est pas clair. Du moins pour le moment, le macro-milieu européen en question n'est rien d'autre qu'un coefficient du complexe des milieux entrelacés d'un grand nombre de cultures locales. C'est ce qu'on constate non seulement pour ce qui est du reste du monde, mais aussi en Europe elle-même.

Un trait caractéristique de la civilisation européenne pendant la seconde moitié du XX-ème siècle est l'échange ouvert entre zones d'existence culturelle différente. Celles-ci sont bien visibles dans l'espace ouvert de l'Europe occidentale. Si par le passé l'Europe était organisée comme une série d'oppositions entre les cultures nationales et entre le centre et la province, celle d'aujourd'hui se développe en direction d'une relation plane de variantes paritaires d'existence culturelle. L'Allemagne n'est plus une aire d'aspect campagnard par rapport à la France urbaine. De son côté la variante britannique de vie ne coïncide pas avec la variante française, sans que l'une soit supérieure à l'autre sur le plan des valeurs. L'Europe centrale, la zone de l'ancien Empire austro-hongrois, fait également partie de l'espace culturel européen. Il n'y a pas d'opposition entre les grandes zones de la culture catholique et de la culture protestante, pas plus qu'entre la partie méditerranéenne et le Nord de l'Europe.

A y regarder de plus près, on constate que ce dynamisme plane est un processus où l'ancien rapport centre/province se trouve sans cesse surmonté. Dans ce sens, l'Europe n'œuvre pas pour imposer un milieu culturel uni. Elle se dote d'une vitalité en développant un réseau de zones différentes. C'est le cas des Etats nationaux, mais aussi des régions à l'intérieur de ces Etats. Les milieux de la vie européenne moderne, de la vie provinciale et de la vie paysanne se retrouvent également dans un rapport plane de ce type. En conséquence, les mégapoles commencent à fondre, tandis que les villages se conservent quelque peu modifiés. La nature n'est pas d'emblée bannie de la ville, comme c'est le cas de l'ancienne ville européenne, pas plus que le village n'est en dehors de la civilisation. Par ailleurs, on assiste à un rapprochement des deux milieux fort éloignés jadis, celui de l'existence publique et celui de l'existence privée. La vie publique perd de sa tension officielle, tandis que la vie privée revêt un caractère plus ouvert.

***L'Europe, un milieu politico-économique. L'Union européenne.*** A supposer même que nous avons les connaissances nécessaires, nous aurions du mal à décrire correctement le milieu culturel européen. Celui-ci n'existe pas à l'état pur, et il est préférable d'y penser comme d'un coefficient, placé devant la parenthèse des formules sur les cultures locales. Cela est vrai aussi concernant les grandes cultures nationales en Europe. En dépit de leurs échanges croissants, leur existence fermée persiste. Cependant l'espace culturel européen est aussi étroitement lié aux zones d'existence politique et économique commune qui sont en train de prendre corps. La culture européenne contemporaine est politique et économique. L'Union européenne, qui s'efforce de se constituer en une sorte d'Etat, le milieu d'existence publique non-politique qui en est issu, et l'intégration dans une économie commune ne sauraient être mis à part du macro-milieu culturel. Ces milieux entrelacés connaissent une cohésion supplémentaire qui s'impose en raison du nombre croissant d'individus indépendants et de groupes humains autonomes.

Telle est la fonction de l'Union européenne - équilibrer le nombre croissant de sujets qui jouissent de plus en plus de liberté, déterminer l'espace européen. Au départ, Union du charbon et de l'acier (1951), ensuite Communauté européenne (1957), Union encore, plus tard, elle se développe en vue d'une plus grande intégration au niveau politique, social, économique et culturel. La culture reste, certes, disparate et insaisissable. Ralf Darendorf a raison de dire que l'Europe et l'Union européenne sont deux choses différentes. Or, pour le meilleur ou pour le pire, l'union économique et politique trace non seulement des contours, mais fournit un sujet communautaire aux Européens. Celui-ci est nécessaire afin qu'ils puissent communiquer à part entière avec les grandes réalisations européennes en dehors de l'Europe. Il s'agit avant tout des Etats-Unis et du Japon. L'Union européenne assimile l'expérience de ces réalisations, elle entre dans des réseaux relationnels avec elles. Cela correspond à son expérience intérieure pour autant qu'elle se développe elle-même comme un réseau réunissant des unités diverses: avant, surtout celles d'Etats nationaux, par la suite et de plus en plus, celles de sujets communautaires à caractère international. Ces Europes différentes constituent des tentatives pour établir des liens, pour créer un macro-milieu mondial efficace. Sur cette voie de reconnaissance de l'autre, nous nous préparons peut-être pour le choc du contact avec des civilisations extraterrestres.

*L'Europe de l'Occident et l'Europe de l'Est.* Volontiers prédisposée à accepter des différences, l'Europe de l'Occident, plus européanisée, est tournée naturellement vers l'Europe de l'Est, qui à certains égards fait partie d'elle, mais sous d'autres rapports est bien différente. Constituée par les champs de la culture orthodoxe, de l'ancien espace soviétique et de la vieille zone des Balkans, l'Europe de l'Est cherche à se lier à l'Occident. Celui-ci apparaît comme le centre naturel d'une existence où l'Est se perçoit comme une périphérie. L'Europe de l'Est, qui occupait jadis une position centrale, et qui fut bien européanisée au XIX-ème et au début du XX-ème siècle, a depuis longtemps l'habitude du rapport avec l'autre. L'Europe occidentale est un meilleur autre que l'Est désire.

Mais de son côté l'Ouest européen est attiré par l'Europe de l'Est. Surtout parce que le mode de vie d'aujourd'hui cohabite là-bas avec des formes anciennes de vie bien conservées; d'autre part la diffusion moderne de l'existence publique et de l'existence privée en Europe de l'Est n'est pas si floue. Une sorte de zone de transition, un autre relativement proche, qui fait l'intermédiaire entre l'autre lointain de la vie non-européenne, l'Europe de l'Est est un lieu précieux où l'Europe plus européanisée perçoit certains risques, dont l'opposition laïque entre l'ordre et le chaos, entre la vie et la mort. Les effets négatifs de ces oppositions sans transition, perceptibles également dans la vie ouest-européenne, ne sont pas si forts dans le monde est-européen.

*L'Europe contemporaine et l'Europe du passé.* Il ne faut pas considérer l'Europe réelle contemporaine séparément des Europes réelles du passé. Celles-ci y sont présentes comme les éléments de l'unité européenne complexe. Les moments où ces éléments sont intégrés marquent aussi les différents commencements historiques de l'Europe contemporaine. Du point de vue de l'organisation libérale de la vie sociale, ce commencement est à l'époque d'Athènes classique. A ce moment apparaît le modèle de l'Occident libéral, par opposition à l'Orient non-libéral. Isocrate (IV-ème s. av. J.-C.) réfléchit sur ce rapport et devient ainsi probablement le premier théoricien à aborder spécialement ce sujet, alors qu'Alexandre le Grand sera le premier homme d'action à essayer de transférer des formes culturelles "occidentales" à l'Est.

Les polis helléniques, et même Athènes qui, au IV-ème s. av. J.-C., compte trois cents mille habitants, présentent un aspect somme toute assez provincial. C'est pourquoi il convient de situer le commencement de la culture européenne urbaine à l'époque de l'hellénisme et à Rome impériale. Mais ce commencement est aussi assez instable. L'Europe aura été marqué par quelques commencements encore : l'apparition des villes européennes au Moyen Age, l'époque des premières universités du XII-ème et du XIII-ème s., et, de façon encore plus stable, l'époque

des Lumières et du Romantisme allant jusqu'à l'idée cristallisée d'une Europe unie pendant la dernière décennie de la vie de Goethe et de Hegel. La connaissance de ces Europes plus anciennes ne garantit pas une bonne compréhension de l'Europe contemporaine. Synonyme de diversité et de changement, celle-ci abandonne certains traits et en modifie d'autres.

***L'Europe idéale des valeurs.*** En tant que milieu permettant la réalisation de certains principes de vie, l'Europe d'aujourd'hui touche à des repères idéals et durables, élaborés dans le passé et ayant créé la trame d'une longue tradition. On peut mentionner la rationalité laïque et l'organisation libérale de la vie que développe la Grèce classique, le respect judéo-chrétien de l'individu, qui a renforcé tout en la modifiant l'expérience hellénique de la démocratie, le principe civique romain avec l'idée des droits naturels de l'homme, la responsabilité personnelle protestante et, plus récemment en Europe moderne, la séparation des pouvoirs. On pourrait prolonger cette énumération et recourir à d'autres formules. De toute façon, dans ces principes il y a aussi bien des acquis dépassés que des acquis durables qui sont encore en vie lors du choix des valeurs européennes contemporaines. Quelles que soient les difficultés à présenter ce choix de manière exhaustive, il comporte à tout prix le respect de l'individu, le réalisme du singulier et du détail, l'esprit analytique, le praticisme, l'orientation horizontale dans le monde, le sentiment d'actualité et l'idée de progrès.

Le problème d'une énumération de ce genre est que les différentes valeurs s'en trouvent différemment formulées et que, petit ou grand, leur choix se réduit à de grands principes représentatifs de la culture européenne. Selon le point de vue de la personne du chercheur ou d'un type affirmé de culture, l'idéal européen peut s'avérer le changement progressif, la rationalité laïque, le respect de l'individu ou d'une idée de communauté. Ainsi, dans la célèbre thèse d'Edmond Husserl, qui a continué les idées de Kant de la fin du XVIII<sup>e</sup>-ème s., l'Europe est conçue à partir des idées de progrès et de communauté comme un tournant et un mouvement initial vers l'humanité universelle. On peut, en effet, définir l'Europe comme une réalité opérationnelle pour réaliser une appartenance universelle, comme une tentative d'accéder à une culture commune à toute l'humanité. D'où la contradiction de la voir rattachée à un lieu précis, mais d'être en même temps pandémique. La thèse de Husserl semble trouver sa confirmation dans la pratique pour la constitution de l'Union européenne, ce projet complexe d'universalisation interne et externe, qui entre en concurrence avec d'autres projets, notamment celui des Etats-Unis.

Une Europe idéale est difficile à formuler aussi en raison de la possibilité de tel ou tel choix subjectif de la situation représentative éventuelle, mais aussi parce que, même acceptées par la multitude d'hommes, ces situations tissent des liens complexes entre le réel, idéal, les désirs et les projets. L'Europe est un objet inséparable des désirs qu'il suscite. Dans son évolution et sa mutation, elle devient l'objet du désir non seulement de ceux qui n'y sont pas, mais aussi de ses membres (individus et communautés) qui aspirent à ce qu'elle ait un meilleur statut

***Le rapport entre réalité et idéal en Europe contemporaine.*** Sur ce point, le trait essentiel du rapport européen actuel entre réalité et idéal prend un relief particulier. Si en l'Europe du passé et aujourd'hui en Europe de l'Est le rapport entre réalité et idéal souffre d'une tension et reste sur la défensive, si les idéaux sont coupés de la réalité immuable, le milieu européen contemporain cultive par contre une attitude offensive envers la réalité en mutation et les idéaux mobiles, qui se muent en projets à réaliser. Ce n'est pas que cela se produit à tous les coups. Il s'agit plutôt d'une tendance. Mais il y a néanmoins une différence entre l'aspiration d'une Europe de l'Est sur la défensive à l'Europe et la volonté offensive de l'autre que manifestent les Européens réels.

Au cours de cette recherche d'une formule pour une appréhension efficace de l'Europe, le regard se heurte à un autre trait essentiel de l'euroanéité contemporaine, à savoir que les oppositions tendues, caractéristiques de l'orientation européenne traditionnelle dans le monde,

commencent à se relâcher. Le milieu actuel évolue comme une structure de petits milieux qui se rapprochent, alors qu'ils s'opposaient dans le passé. Tout comme se rapprochent l'idéal et la réalité, de la même façon s'estompent les frontières entre l'existence publique et l'existence privée, entre la vie urbaine et la vie paysanne, entre les mondes des idées et les mondes des objets. On voit disparaître l'opposition la plus tenace de l'orientation européenne traditionnelle: l'opposition entre le matériel et le spirituel. Les hommes commencent à comprendre, même s'ils n'en sont pas entièrement conscients, qu'en eux-mêmes les objets et les idées ne sont ni bons, ni mauvais. Signes incarnés, choix de moyens facilitant le mouvement complexe dans le monde d'un si grand nombre de sujets, toujours trop nombreux, pareils en cela aux mots de la langue, les objets et les idées sont en train de devenir au même titre les garants de la liberté croissante dans l'espace européen. Parmi les oppositions traditionnelles qui se relâchent, il y a l'ancienne opposition axiologique entre le passé et le présent. L'expérience européenne d'aujourd'hui admet que le passé n'est pas si achevé que cela et elle permet de rechercher en amont dans le temps des voies à parcourir au présent.

Dans ce sens, il n'y a pas lieu d'être fier parce que le chemin choisi par l'Union européenne serait la meilleure possible, pas plus qu'il ne faut désespérer parce que ceux qui vivent en dehors de cette Europe plus européanisée seraient condamnés à une existence qui laisse à désirer. La véritable Europe est à faire, et il se peut qu'elle ne coïncide pas avec le projet actuel de l'Union européenne. Il est possible qu'un autre projet, élaboré par un autre grand "nous", l'emporte et trace une meilleure voie vers l'objectif précis de l'humanité universelle. Mais cet objectif sera plus difficile à réaliser si nous nous imaginons le "nous" universel de l'humanité de manière fondamentaliste et globalisante. L'humanité universelle est d'autant plus plausible que le "moi" individuel s'en trouve plus modulaire, plus libre de se composer avec des appartenances collectives qu'il aura choisies.

Aussi l'Europe ne se prête-t-elle pas à une prescription ou à une description concrètes. Le plan proposé n'est qu'une des voies possibles pour organiser le tout. Le tout est toujours une virtualité, formée par l'intention d'un milieu donné et d'un travail à accomplir. Il dépendra du lien particulier entre ces deux éléments de savoir qui prendra quoi du tout possible pour en faire son signe identitaire. Ce processus se présente comme signe et comme symbole. Les représentations en question ne sont pas pure appréhension, ne s'occupent pas de l'objet en soi, mais permettent aussi d'accomplir un travail. Le plus souvent, elles servent à la détermination du "moi" d'un individu ou d'un groupe d'hommes. D'où la nécessité de développer ce genre d'appréhensions dans une série d'affirmations. Il en résulte une diversité d'aspects et une possibilité de choix pour les différents "moi" qui tentent d'envahir le texte.

Une représentation plus complète de l'Europe s'impose en raison de la complexité du phénomène en mutation, en raison de ses relations complexes avec la notion d'Europe, mobile et fuyante, mais aussi à cause des usages futurs de la part de plusieurs sujets différents qui poursuivront des buts très divers. Pour cette raison et à cause du devenir incessant, qui est aussi une compréhension incessante, la représentation de l'objet européen, aussi complète fût-elle, restera toujours inachevée et inadéquate. Cela est vrai aussi bien de la plupart des objets que nous commentons que de nous-mêmes.